Forum du Champ Lacanien
du Liban

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

JANVIER 2020
#13

ÉDITORIAL

Un nouvel an commence. Un départ, un nouveau début, des résolutions. Il me semble que l'on marque par ceci qu'on m'*êtrise* le temps, qu'on le capitonne dans ces moments nodaux de l'entre-deux années. Ces résolutions, elles tendent toujours vers un changement. Devenir différemment ce que nous sommes, faire autrement ce qu'on fait, *a(d)venir* nouveau que l'on espère. Et ça commence par la parole que parfois, certaines personnes écrivent. La liste des résolutions.
Compterons-nous le programme d'enseignements et de cartels du Forum parmi les résolutions 2020 ? Une parole qui commence au Liban et qui s'en va jusqu'en la Nouvelle Zélande et plus loin, — et plus proche —, transmettre la psychanalyse, à partir de ce lieu dans le discours qu'est le FCLL. Nouvelle résolution ? Pas tout à fait, le Forum a déjà planté ses graines il y a cinq ans, depuis la transmission. Seulement cette fois, en 2020, ça commence à aboutir un peu plus loin, au Liban, dans la zone, et à l'International(e).
Trois séminaires en janvier qui sont en effet trois de ces moments nodaux où l'on noue la parole au désir, celui de transmettre, et celui d'écouter, bien entendu. Beaucoup plus à suivre.
Faire autrement ce qu'on fait au Forum, c'est le virtuel qui nous le rend possible, qui court-circuite les distances et permet la présence nonobstant les géographies. Devenir différemment ce que nous sommes, j'y vois là un peu ce phénix phénicien qui advient toujours lui-même, à chaque fois plus beau.
C'est cela le Forum en 2020, une parole de transmission pour *a(d)venir*. Et à travers les géographies.

Mariette Aklé
Éditorialiste

AGENDA FÉVRIER

Lundi 3 : Interventions *Approche Psychanalytique de la démocratie*
La démocratie et le réel du pouvoir, avec Tamara Dergham
Un Zaïm (leader) vous manque et tout est dépeuplé, avec Carole Lteif, sur *Zoom*

Lundi 10 : *Hikikomori, une conduite de retrait à domicile*, avec Natacha Vellut,
Le nouveau malaise dans la civilisation chez l'enfant et l'adolescent, avec Bella Aoun,
Le transfert, avec Sonia Chamoun, sur *Zoom*

Lundi 17 : Les inter-cartels
Les concepts fondamentaux

Lundi 24 : *Du transfert et de ses mét-a-mour-phoses*, avec Stylianos Moriatis,
La fonction de l'objet a en politique, avec Hélène Issa,
Comprendre la foule par la psychanalyse, avec Myrna Chawbah, sur *Zoom*

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS

Un premier séminaire intra forum eut lieu le lundi 13 janvier avec Bella Aoun et Sonia Chamoun qui ont parlé du *Nouveau malaise dans la civilisation chez l'enfant et l'adolescent* et du *Transfert*, respectivement. Ces thèmes sont répartis sur plusieurs interventions et seront donc pensés le long des lundis de cette année. Des membres du Forum ainsi que de jeunes étudiants se retrouvent sur *Zoom* afin d'en discuter.
Une deuxième soirée, cette fois avec Anita Izcovich et à laquelle ont participé des personnes de la zone plurilingue et de l'École, eut lieu le lundi 20 janvier et eut pour thème *Les femmes, la parole et l'indicible*.
Les lundis de janvier finissent en date du 27 avec deux interventions d'Hélène Issa et de Myrna Chawbah, respectivement sur *La fonction de l'objet a en politique* et *Comprendre la foule par la psychanalyse*. Les débats sont riches et les discussions s'étirent jusqu'à tard.
Certains textes des interventions de janvier sont publiés dans ce numéro.

LES FEMMES, LA PAROLE ET L'INDICIBLE[1]

Anita Izcovich

J'ai été très intéressée par le thème que vous vous proposez de travailler dans le cycle de conférences que vous organisez concernant le rapport entre la parole et le lien social. J'ai donc voulu proposer ce soir de vous parler du rapport entre ce qui ne peut se dire des femmes et ce qui fait lien social.

Lacan, dans le Séminaire *Encore* en 1976, situe la femme comme « exclue de la nature des choses qui est la nature des mots » : elle est exilée du lieu du dit, en dehors de ce qui se dit. La femme a rapport à ce qui ne peut se dire de l'Autre, c'est-à-dire au signifiant qui manque dans l'Autre. Par conséquent, dans le lien social, il s'agit d'inscrire ce qui est en dehors de ce qui se dit à l'intérieur de la société.

Cela étant, on a beau tenter de dire ce qu'est la femme, on a beau l'inscrire dans tous les discours, il y a quelque chose qui fait qu'elle est indicible. On ne peut la dire « toute », il y a toujours quelque chose qui échappe. C'est en cela que la femme est « pas toute », c'est en cela qu'à la fois elle s'inscrit dans la fonction phallique et qu'elle n'y est pas toute.
On peut dire qu'elle est mise à part du tout, séparée de la norme phallique. Ce qui met donc la femme à part, c'est son rapport au réel de son sexe qui ne peut se dire dans des signifiants, c'est son rapport à la jouissance qui ne signifie rien, qu'elle éprouve mais de laquelle elle ne sait rien. D'où la dimension de séparation qui définit la femme, celle d'être en dehors d'une vérité qui ne peut se dire.

On peut alors se demander quels sont les discours qui portent sur les femmes, dans une société, ou même dans les différentes époques qui traversent une société.

Il y a des historiens — je citerai par exemple Michelle Perrot, dans son livre *Les femmes ou le silence de l'histoire* — qui font remarquer que c'est parce que les femmes ont été longtemps invisibles, c'est-à-dire dissimulées derrière les hommes, qu'il faut écrire sur elles pour les sortir du silence où elles sont restées, alors qu'elles ont fait des choses mais qui ne se savent pas. Elle donne l'exemple de la résistance en France ou de la production culturelle, de la politique. Il s'agit alors, pour les historiens, d'inclure les femmes dans l'histoire, d'écrire sur ce qu'elles ont fait dans l'histoire et qu'on ne sait pas, de les réintroduire, d'écrire sur l'énigme qu'elles sont.

[1] Intervention faite le lundi 20 janvier 2020 sur Zoom, dans une série de visioconférences organisée par le FCLL.

Il y a aussi le discours des philosophes qui veulent construire une éthique appelée « spécifiquement féminine » pour développer en quoi les femmes ont une singularité dans leur identité. L'éthique de ces thèses philosophiques vise à extraire les femmes d'une réduction de leur corps à une instrumentalisation de leur personne. C'est un discours qui dénonce la façon dont le discours capitaliste a pu réduire parfois la femme à ce qu'on peut appeler, en psychanalyse, la lettre morte, la lettre trou, la lettre déchet, en dénonçant par exemple la traite des femmes, la prostitution, la femme prise comme arme de guerre dont le corps est détruit sauvagement. Ce qui est interrogé là, c'est la femme qui perd, non seulement sa dignité, mais aussi son insertion dans les coordonnées symboliques de la société : elle n'est plus monnaie d'échange dans une société au sens des structures symboliques de Lévi-Strauss, parce qu'elle est précisément réduite au réel de la monnaie.

J'en viendrai maintenant à l'énigme des femmes concernant le désir d'enfant et ce qu'on peut en dire dans le discours d'une société, dans le lien social. C'est en cela que je vais faire une ouverture vers nos prochaines journées des 5 et 6 décembre 2020 à Paris dont le titre est : *Faire des enfants, ou pas*. J'espère d'ailleurs que vous viendrez nombreux à ces Journées, et peut-être même que vous pouvez réfléchir d'ores et déjà sur ce thème : comment le traiter d'un point de vue de la psychanalyse mais aussi dans le contexte de votre culture riche au Liban.

Le titre *Faire des enfants, ou pas* fait évidemment écho à notre actualité en France, concernant l'ouverture de la procréation médicalement assistée, la PMA, aux femmes seules, célibataires et aux couples de femmes. C'est sur ce point qu'on a pu parler, dans le discours actuel, de « responsabilité éthique civilisatrice », en rapport avec la dignité et la propriété de la personne, en proscrivant la marchandisation et la commercialisation des organes du corps de la femme comme donneuse et gestatrice.

L'ouverture de la PMA aux femmes seules et aux couples de femmes éveille évidemment des questions dans le champ social : la femme peut-elle faire des enfants toute seule sans homme ? C'est donc la question de la femme seule dans sa solitude qui est en jeu dans *Faire des enfants, ou pas*. Il s'agit d'une solitude qui est corrélée à une liberté, celle de disposer de son corps. Dans les années 1970 en France, il y a eu, suite à la liberté sexuelle et à la contraception, la formulation de faire des enfants, ou pas, « si on veut et quand on veut », et maintenant, on est à l'heure de faire des enfants, ou pas, « comme on veut » et avec l'aide de la science, avec à l'horizon la question du diagnostic préimplantatoire des embryons.

Le discours social cherche alors comment maintenir le lien à l'homme. C'est donc l'indicible d'une femme, de sa définition, qu'il faut mettre en mots pour faire exister à la fois la femme et le rapport sexuel avec l'homme.
C'est pour cela que face à la PMA et à ses techniques du développement des embryons en dehors du corps de la femme dans une éprouvette, on évoque les méfaits d'une reproduction asexuée, sans le sexe, d'une procréation désexualisée, et que la science viendrait occuper ce lieu de désincarnation du sexe.

C'est pour cela qu'on parle de « ne pas dissocier la procréation de la maternité », et pour y donner du corps, on convoque « le tiers donneur », l'homme qui donne son sperme, avec le projet d'avoir recours à une levée partielle de son anonymat, pour que l'enfant puisse, à sa majorité, avoir accès à l'identité du donneur qui a donné lieu à sa naissance.
C'est ce qu'on appelle encore, dans le discours social, « sécuriser la filiation », là où l'enfant est privé de « filiation biologique », ou encore, « encadrer les secrets de famille pour ne pas les faire voler en éclat ». On a donc recours à une inscription de la parole dans des lois.

Le discours actuel pose aussi la question de qui est la véritable mère entre deux femmes. On remarquera que la réponse concerne la matérialité du corps : pour la loi, la mère est la femme qui accouche, c'est celle qui fait les enfants dans son propre corps. Le « ou pas » concerne donc l'autre femme du couple, celle qu'on appelle « la mère sociale ». Elle peut alors adopter l'enfant mis au monde par sa conjointe, dans un projet de co-maternité à établir devant le notaire.

Ce sont donc des questions en débat actuellement, et on remarquera qu'elles concernent les fondements de la psychanalyse, même si elles prennent différentes formes suivant les époques, et là actuellement, les formes du droit.

Selon la psychanalyse, c'est l'irréductible de la transmission des parents à l'enfant qui est en jeu. C'est donc cette absence de signifiant dans l'Autre qui nourrit les questions posées à une science avec la crainte que celle-ci désincarne la personne à laquelle on voudrait redonner, dans une éthique et dans des lois, sa dignité d'humain, ou une identité qui ne soit pas anonyme, une incarnation de ce qui lui serait étranger, en encadrant la filiation, pour donner du corps à la procréation et à une femme pour laquelle il serait dangereux de ne pas exister. C'est tenter de donner une matérialité à « faire des enfants, ou pas », face à ce qui n'existe pas.

Et quand on dit aujourd'hui que la nouvelle loi de bioéthique prévoit de supprimer le critère d'infertilité concernant la PMA, rappelons-nous comment la

fertilité a toujours traversé les temps, ne serait-ce que comme en témoigne l'anthropologie concernant les tribus qui tentent de garantir la fertilité dans les mythes, les rites et les objets fétiches.

L'art de l'Antiquité en témoigne tout autant dans ses nombreuses références à la fertilité et au phallus, sans doute vous en avez des exemples dans votre archéologie au Liban. Ce n'est pas pour rien que Lacan s'est référé aux fresques de la Villa des Mystères à Pompéi, dans laquelle il n'y a pas besoin de « sécuriser la filiation » puisqu'elle couvre tous les murs de la villa, de l'initiation de l'amour et de la sexualité dans ce qui se transmet entre une mère et son fils. « Faire des enfants, ou pas », c'est transmettre les *teletaï*, les mystères de Dionysos à travers les *hieros logos*, le discours sacré de l'Antiquité gréco-romaine, dans un coffret scellé au nom du père et, est-il précisé, sur trois générations. C'est ce qui après tout, rejoint ce que dit Lacan, à savoir qu'il faut trois générations pour produire un désir achevé.

Donc on peut se demander comment un enfant né du sperme d'un donneur pourra construire son désir sur trois générations, sachant qu'il n'aura pas connu son père, même s'il a accès à son identité à la majorité.
Concernant l'enfant, une psychanalyse va lui permettre de construire les coordonnées de son fantasme sur l'indicible du désir d'une femme pour un homme, sur ce qui ne peut se dire de l'impossible du rapport sexuel, de la procréation. La construction de l'enfant concernant son père n'a pas besoin d'avoir recours à une vérité concernant son identité. Rappelons-nous comment Freud concevait la nécessité pour l'enfant, de construire des souvenirs-écrans et des mensonges au-delà de toute vérité sur ses origines et tout secret de famille, pour donner une substance au père idéal et à l'étoffe de ses fantasmes.

Finalement, que le père soit connu, ou pas, ce qui opère de sa fonction, ce n'est pas sa présence dans la réalité mais sa fonction symbolique. Dès 1938, Lacan a conçu la famille comme une structure avec des modes d'organisation et des lois de transmission. C'est ainsi que dans les années 1960, Lacan a développé comment le père intervient dans un « ne pas » qui prive la mère, concernant l'objet phallique qu'est son enfant. On peut donc dire que, « se faire enfant, ou pas », c'est construire la métaphore qui substitue le Nom-du-Père à la place premièrement symbolisée de la mère, c'est-à-dire symboliser l'absence de la mère parce qu'elle inscrit son désir dans le père de l'enfant.

Ce sont des termes des années 1960 mais qui prennent une autre dimension dans les années 1970, quand Lacan développe la fonction de la mère et du père, justement dans « un désir qui ne soit pas anonyme ». Précisément dans le sens où le désir non anonyme de la mère porte la marque d'un intérêt

particularisé par la voie de ses propres manques. C'est donc cela, pour la psychanalyse, « faire des enfants, ou pas », au-delà de ce que serait la véritable mère. Il s'agit, pour une mère, afin de répondre à ce qui de la femme est indicible, de prendre ses enfants comme objets qui bouchent son manque, qui condensent sa jouissance. On peut donc faire une différence entre le discours social qui dicte aux femmes différentes façons de faire des enfants et le discours analytique qui permet d'élaborer sur leur manque, sur l'objet de leur fantasme, sur ce qui condense leur jouissance.

Donc même si des enfants sont conçus hors du corps de la mère, que ce soit par fécondation *in vitro* pendant quelques jours ou par gestation jusqu'à son terme dans le corps d'une autre femme, la fonction de la mère sera toujours d'inscrire son désir de faire des enfants dans la particularité de son propre manque.

Quant au désir non anonyme du père, selon Lacan, il va dans le sens d'introduire son nom qui va jouer le rôle de vecteur pour incarner la loi dans le désir de la mère. Il s'agit alors de faire des enfants, non pas seulement sur une place manquante de substitution dans une métaphore paternelle mais sur un vide produit par une extraction de jouissance.

Et quand Lacan dit que le père intervient dans un juste non-dire à partir de ce qu'il ne dit pas, n'est-ce pas encore une version de « faire des enfants, ou pas », dans la position d'être excepté de lui-même, prenant une femme « pas toute » pour en faire la cause de son désir, dans le rapport sexuel qui n'existe pas ?

Donc face à ces nouvelles lois concernant la PMA, la psychanalyse va permettre à un sujet, face aux enfants qu'il fera, ou pas, d'élaborer l'enfant qu'il a été lui-même, dans la rencontre des mots avec le corps, c'est-à-dire dans ce qui lui a été transmis de sa filiation, d'inconscient à inconscient, de comment il a été imprégné des restes au-delà de la parole concernant le mode sur lequel il a été conçu et avec lesquels il s'est fait lui-même sujet. Et cela est en jeu à toutes les époques, quel que soit le discours social, quelles que soient les avancées de la science.

Et si dans une société le discours éthique est mis en place pour tenter de donner de la substance au sujet pour qu'il ne la perde pas avec l'avancée de la science, la psychanalyse permet au sujet d'inscrire les étoffes de sa substance dans les élaborations de son analyse.